

Représenter l'espace de la ville en contexte interculturel : l'« impasse » identitaire

*Representing the space of the city in an intercultural context: the identity «
dead-end »*

Jeanne-Marie Barbéris



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1229>

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1998

Pagination : 39-68

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Jeanne-Marie Barbéris, « Représenter l'espace de la ville en contexte interculturel : l'« impasse »
identitaire », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 31 | 1998, document 2, mis en ligne le 01 janvier 2013,
consulté le 07 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1229>

Jeanne-Marie BARBERIS
Praxiling - ESA 5475
Discours, textualité et production de sens
Montpellier III

Représenter l'espace de la ville en contexte interculturel : l'« impasse » identitaire

En tant que domaine d'étude, la ville — lieu d'organisation des connaissances pratiques et des rapports entre groupes humains — est particulièrement apte à offrir des vues sur la dynamique de la construction du sens. Cet article a pour objet de proposer des observations sur la / les « représentation(s) » de l'espace, en s'appuyant sur l'analyse d'un discours oral produit en situation d'interview.

La / les « représentation(s) ». La mise entre guillemets du terme et l'hésitation entre singulier et pluriel signifient qu'on l'utilise sous réserve d'inventaire. Car c'est lui qui reste à définir plus précisément. Compte tenu de l'approche discursive proposée, il n'est pas question de procéder à une exploration complète de la notion de représentation. On a choisi de privilégier deux aspects : (1) la *dimension cognitive des représentations spatiales*, reliée aux pratiques quotidiennes de l'espace et à l'inscription de la praxis en langage, et (2) la *dimension axiologique de ces mêmes représentations* (systèmes de valeurs et opinions positives ou négatives sur l'espace vécu). Deux aspects qui sont, me semble-t-il, le plus souvent abordés de manière séparée, voire par des analystes différents et des écoles différentes.

La ponctuation des lieux en fonction de leur appropriation ou leur rejet se fonde sur la dialectique Même-Autre. Celle-ci peut être respectivement de type sociotypique (articulée aux classifications sociales), ou ethnotypique (articulée aux classifications ethniques). C'est ce deuxième aspect que le corpus d'étude permettra d'explorer. Il s'agit

d'un discours oral produit en situation d'interview. L'entretien choisi a été enregistré en février 1993 à Alger¹. Le passage analysé est consacré à la description de la Casbah, où l'interviewé, de nationalité algérienne, vit depuis sa petite enfance. La langue utilisée est le français, mais la langue maternelle du sujet enquêté est l'arabe. L'analyse se consacrera aux mécanismes conflictuels d'actualisation d'un discours sur l'*impasse*.

1. Représentations, représentation, actualisation

L'usage du terme de *représentation* est multiple et je me contenterai d'en pointer trois usages utiles dans le cadre de cette étude, en relation avec la démarche (analyse de discours) et avec l'approche théorique de la linguistique praxématique.

1.1. Les représentations sociales

Le terme (accompagné ou non de l'adjectif), se réfère ici aux notions travaillées par la sociologie et la psychologie sociale. Il désigne les idées et croyances, et les grands axes structurants de ces croyances, que construit l'idéologie, dans une époque et une culture données. Les représentations, entendues dans ce sens, ne sont pas en tant que telles du domaine de compétence du linguiste. En analyse de discours, il serait dangereux de les considérer comme configurations préconstruites venant simplement s'instancier dans les réalisations discursives. Elles entrent en revanche de plein droit dans le domaine de la linguistique si celle-ci considère comment l'organisation signifiante de la langue et comment les discours participent, en tant que faits sociaux, à la construction des représentations.

L'objet central de la praxématique est l'étude des processus de production du sens. Les représentations y sont étudiées à l'intérieur de cette dynamique. Leur organisation s'insère dans une matrice conflictuelle et dialogique, propre à construire le sens selon le pôle de l'identification au Même, de l'opposition à l'Autre : autre sujet, autre opinion, autre discours. Le *marché du sens* selon la formulation de Lafont

¹ J'ai également étudié ce corpus in Siblot et Khadda (éds.), 1996. Le cas de l'*impasse*, abordé rapidement, donne lieu ici à un retravail spécifique et plus approfondi.

(1978) sera donc posé également comme un *interdiscours*². Un lieu de dialogisme virtuel, où se confrontent les divers types de discours possibles, les divers types de locuteurs potentiellement en présence, en fonction de la situation de communication. C'est dans cet espace virtuel et hétérogène que viennent s'inscrire les sujets parlants, pour élaborer leurs messages. Les représentations sont donc construites dans des configurations discursives typiques, en relation avec des phénomènes de stéréotypisation (Plantin 1993, Barbéris 1992, Bres 1993a et b, Siblot 1993).

Avant même que la virtualité du système linguistique ne s'actualise dans un discours *hic et nunc*, il existe une *actualisation potentielle*³, où les configurations discursives possibles se présentent de manière déjà en partie structurée, et ponctuée positivement ou négativement. Ces virtualités esquissées dans l'*à dire* (stade de programmation du message) ne s'actualisent pas toujours jusqu'au bout, comme l'illustrent les suspensions dans l'activité graphique (de la plume au clavier d'ordinateur), et, en discours oral, les silences, interruptions en catastrophe, reformulations hâtives d'un programme de phrase mal engagé au vu des enjeux en présence.

Les représentations sociales, définies selon ce point de vue linguistique, ne peuvent donc être que des organisations qui émergent des constructions discursives, soumises au processus de production qu'on pourrait nommer, cette fois au singulier, *la représentation*.

En passant ainsi de l'une à l'autre formulation, on articule la démarche de l'analyse de discours à un autre programme, dont la première approche ne peut être séparée. Il s'agit de la définition d'une théorie linguistique soucieuse de définir en toute langue une vision du monde, un système d'appréhension des schémas d'expérience pratique mais aussi des croyances intéroceptives, véhiculant les élaborations d'une culture dans des mots « abstraits ». La praxématique se situe dans ce projet sans doute encore plus centralement que dans le précédent, dans la mesure où les analyses de discours intègrent et décrivent les représentations (telles que définies ci-dessus) en tant qu'elles sont

² Le terme est de M. Pêcheux.

³ Cet aspect est abordé in Barbéris, sous presse a, en relation avec la notion de dialogisme interdiscursif.

produites par les cadres mêmes, les programmes de production de sens du système linguistique. On aboutit donc à s'interroger, non plus seulement sur les représentations, mais sur *la* représentation telle qu'elle se produit dans et par le langage, processus actif par lequel le sens est construit, et configuré selon les schémas propres à chaque système linguistique.

1.2. Représentation, production de sens, actualisation

Si on considère *représentation* comme un nom d'action désignant un processus à l'œuvre, on lui préférera *production de sens*, notion centrale à la praxématique, et où celle-ci tente depuis ses premiers travaux à définir sa démarche⁴. Si on veut mettre l'accent sur la *nature des opérations* qui sous-tendent le passage des virtualités de la langue au discours, et la *définition des niveaux où elles s'insèrent*, c'est le terme d'*actualisation* qui sera proposé (Barbérís, Bres et Siblot 1998). C'est sur ce terrain que l'article se situera.

L'actualisation est conçue comme un processus physiquement instancié, et inscrit dans un temps constructif porteur, se déroulant suivant trois instances : temps de l'à dire (programmation du message), temps du dire (élocution) et temps du dit (stockage en mémoire). Ces trois moments ne sont pas successifs mais superposés en décalage : le dire se déroule pendant que le travail de mémoire-prévision se poursuit afin de construire la suite du message. Ils sont en interaction dynamique, comme le montrent les ratages de l'oral, mise en trace dans le dire des difficultés de programmation du discours ultérieur. Cette inscription de la production dans le temps producteur du message crée une différence significative entre la notion d'actualisation et celle d'*énonciation*. Si le deuxième terme peut continuer à être utilisé pour des commodités d'exposé, il convient de le repenser radicalement, dans la mesure où il écrase, dans sa définition traditionnelle, tout le travail producteur de sens, pour postuler idéalement la conversion instantanée de la langue en discours.

Par cette approche, la linguistique praxématique se pose comme une tentative de modélisation des mécanismes de fonctionnement de ce que

⁴ Aujourd'hui, l'expression est devenue monnaie courante. Mais il n'en était pas ainsi au cours des années 1970-1980.

l'on peut continuer à appeler la langue — même si une vue dynamique des phénomènes de construction du sens invalide l'opposition traditionnelle langue-parole. Les virtualités attribuées à la langue sont déjà présentes dans la mémoire des sujets parlants comme pistes préconstruites, comme textes potentiels, comme comportements langagiers préalablement gravés dans les habitus linguistiques. Les discours remettent sans cesse en cause ces potentialités, reprenant les chemins déjà tracés, mais aussi les diversifiant, les remaniant, superposant sans vraiment choisir deux solutions, corrigeant, confrontant les dire.

Dans ces conditions, il est logique que l'orientation théorique aille constamment se nourrir des indications fournies par les discours : discours authentiques, oraux ou écrits. Cette démarche ascendante, partant des pratiques pour accéder à la théorisation des fonctionnements qui les sous-tendent, ne fait que suivre, selon l'hypothèse soutenue ici, la chronologie des événements. En effet, la *glossogénie* — construction du système de la « langue », processus toujours en œuvre, est le résultat temporaire, la stabilisation (fragile, tout autant qu'hétérogène) des innombrables pratiques de la *praxéogénie*, actualisations discursives auxquelles se livrent les locuteurs. C'est aux discours énoncés, à la praxéogénie, que revient le rôle moteur et transformateur du système dit de la langue. Ce sont les pratiques qui transforment le modèle virtuel, et non l'inverse.

C'est donc en gardant constamment présentes l'une à l'autre les deux dimensions précédemment décrites — inscription de la production de sens dans des formats intersubjectifs et sociaux, et dynamique des opérations langagières — qu'on tentera de construire les modèles explicatifs.

1.3. Les représentations spatiales

Il sera question constamment dans cet article des *représentations spatiales*. Dans le cadre exploratoire de cette section, ce point ne peut être traité que de manière allusive. Voici simplement quelques indications :

— La notion d'*espace* en elle-même est hautement problématique si on l'isole, et ne la réfère pas à son corrélat temporel (ne serait-ce que pour expliquer l'expression du déplacement), à la dimension actancielle

(qui est le sujet du Faire de déplacement ?) et intentionnelle (l'objet visé par le Sujet du Faire).

— Si *représentations spatiales* il y a, selon quelles modalités se construisent-elles en langage ? La position traditionnelle est que les représentations sont stockées sous forme déclarative dans la mémoire des sujets. Elles seraient un contenu, effectivement présent en tant que tel. Cependant, une autre option existe, qui consiste à poser que l'accès aux connaissances peut se faire de manière procédurale, par des processus qui, même s'ils restent inconscients ou émergent faiblement, sont en mesure de construire les représentations. Cette conception des représentations comme processus physiquement instanciés, en lieu de représentations conçues comme contenus mentaux (et par là même prédéfinis, avec tous les problèmes que cela pose), entre en contact avec la notion d'actualisation, telle que définie ci-dessus, en particulier dans son inscription temporelle (Laks 1996, Barbéris 1997).

— On a vu se développer récemment la dimension interculturelle et interlinguistique dans les études cognitivistes, en particulier sur les représentations spatiales⁵. Une fois admise la pertinence du thème, bien des problèmes se posent encore. Je n'en pointerai qu'un : pour aborder les représentations véhiculées par des langues et par des cultures différentes, convient-il de travailler sur la séparation, ou sur le contact et le conflit ? Langue et culture A d'un côté, *vs* langue et culture B de l'autre⁶ ? Ou interaction entre A et B ? Il n'y a lieu de poser d'exclusive à l'égard d'aucune de ces deux approches⁷. La linguistique praxématique a choisi de travailler selon la deuxième. L'hybridité et l'hétérogénéité des langues et de leurs schémas de représentation n'est pas un cas

⁵ Par exemple, pour les représentations spatiales, cf. entre autres Levinson 1992 et 1995, Danziger 1997, Ozanne-Rivierre 1997. Tous les travaux comparatifs sur les typologies linguistiques pourraient être de plus cités ici, dans la mesure où tous abordent la problématique des représentations filtrées par les langues et par les cultures auxquelles elles s'articulent. L'hypothèse dite de Sapir-Whorf est évidemment aussi en rapport avec ce vaste domaine. Pour une discussion sur le modèle de Whorf, cf. Lafont 1978, Fuchs 1997.

⁶ C'est ainsi par exemple que procède E. Levinson (cf. les études citées dans la note précédente).

⁷ La démarche « séparée » est souvent ethno-linguistique (cultures relativement autarciques).

exceptionnel, mais un cas ordinaire. Toute langue est fondamentalement instable et conflictuelle, et les discours ne font qu'actualiser cette structure hétérogène constitutive (Authier-Revuz 1984). On tentera de considérer cette hétérogénéité aussi bien dans son aspect dialogique et intersubjectif, que dans son aspect sociolinguistique — ouvrant voie à la problématique des contacts de langues et de cultures.

1.4. Démarche de l'étude

Quelques mots pour mieux situer la démarche adoptée. Sans pouvoir proposer une exploration méthodique de l'ensemble de la notion de représentation, on tentera cependant de montrer, texte à l'appui, l'aspect multidimensionnel de la production de sens, de dégager plusieurs niveaux où on voit l'actualisation à l'œuvre, ainsi que préciser les points de contact entre ces niveaux.

L'étude travaillera sur le travail de production de sens *dans* et *autour* du praxème *impasse*. Les processus d'actualisation s'inscrivent en effet à l'intérieur d'une configuration complexe. Ce dispositif multidimensionnel est envisagé selon plusieurs points de vue :

1. *Actualisation praxémique et programmes de phrase* : Le praxème est un outil pratique de production de sens, référé aux praxis sociales et langagières (Siblot 1997). Ce qui conduit à s'interroger sur les rapports actanciels qui sous-tendent cette production de sens. On s'intéressera donc aux *programmes de phrase* qui prennent en charge les rapports pratiques des sujets à l'espace de circulation, où *impasse* s'insère de manière atypique ;

2. *Actualisation du texte oral* : On est conduit également à s'intéresser à l'organisation hiérarchique de la construction discursive. On posera qu'il existe *un niveau d'actualisation propre au texte* ; le corpus d'étude est une *séquence de type descriptif*, dont l'énonciation orale montre le déploiement dans le temps. Sa cohésion repose sur des mécanismes de mémoire-prévision dans la construction du message. Sa cohérence est liée à un mode de définition du rapport à l'espace de la ville, où s'affrontent plusieurs logiques (espace public / privé, vision externe / interne, rationalisation de l'espace / appropriation de l'espace) et plusieurs cultures concurrentes (dans le corpus d'étude : vision française / vision algéroise, discours colonial / discours du colonisé).

Logiques qui se disent selon des conceptions intéroceptives, avec des praxèmes abstraits dits « en représentation de culture » où s'expriment les idéaux sociaux.

3. *Formats dialogique et dialogal* : La production de sens, et les mécanismes d'actualisation qui lui donnent corps, ne reposent pas sur des constructions cognitives et des opérations langagières stables et uniformes. Le terme litigieux *impasse* émerge dans *une tension à la fois dialogique et dialogale*, sur un marché du sens dont les réglages font question, réglages qui s'insèrent également dans l'interaction enquêteur-enquêté. Même si la langue de communication choisie est le français, deux langues, arabe algérien et français, se confrontent de manière souterraine, et aussi deux cultures, deux visions du monde.

Ces divers niveaux d'actualisation solidaires rencontrent, à un moment de l'interview, une difficulté qui va conduire à la rupture du système interprétatif de l'espace de la Casbah. Le formatage des discours par les représentations d'une langue, le français, s'avère décisif dans ce « moment » critique. La construction de l'organisation spatiale, et de la configuration textuelle, échouent de concert, et tentent de se repositionner autrement : nous verrons comment.

On constatera donc rapidement que la *dimension cognitive* et la *dimension axiologique*, présentées en introduction comme les deux versants de l'étude, ne peuvent être abordées en deux temps, comme un feuilletage en deux couches séparées de la construction de sens. En fait, comme on essaiera de le montrer, *l'épistémê* — la connaissance —, et *la doxa* — le système de valeurs —, *communiquent entre elles*. Loin de la vision épurée d'un sujet cognitif universel, le sujet de la connaissance, tel qu'il apparaît dans les discours sur l'impasse, est un sujet situé et qualifié, dont les configurations expérientielles, et dont les constructions discursives, se modèlent sur des cultures en conflit.

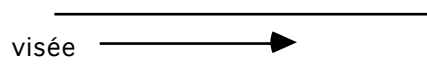
2. L'impasse identitaire

Avant d'aborder le discours sur l'impasse, quelques mots sur *impasse*, en tant que praxème implicite un certain nombre de praxis socio-spatiales.

2.1. Des rues à l'impasse

Les voies de circulation sont dites souvent « mener » quelque part, y « conduire », y « aboutir ». A ce titre, elles permettent de « franchir l'écart »⁸ entre le sujet et la cible à atteindre, entre la source et le but du mouvement : elles instaurent une mise en continuité de l'espace, et offrent ainsi au sujet le moyen de réaliser son projet : on va d'un point à un autre pour satisfaire aux objectifs qu'on s'est fixés.

La *rue* (prenons cette nomination centrale et typique des voies urbaines) est conçue comme un « conduit » dans lequel le sujet inscrit sa visée⁹. Ce qu'on peut tracer sous forme d'un schéma :



L'*impasse* contrecarre la continuité du mouvement qui permettrait de « passer », de traverser l'environnement urbain pour atteindre son but. C'est une « rue sans issue »¹⁰. Cette rupture de continuité du parcours implique qu'un obstacle s'interpose, et empêche le passage du marcheur / de l'automobiliste.

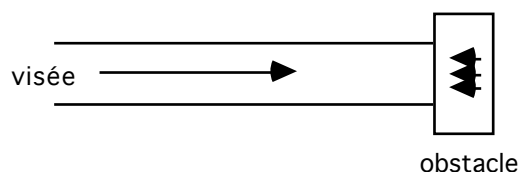
La praxématique fait l'hypothèse que l'organisation de la phrase française intègre la relation Même-Autre. Elle propose une classification des types de phrase selon deux entrées : phrases en Être, et phrases

⁸ Selon la formule de Danon-Boileau et al. (1994).

⁹ J'entends par *visée* un point de vue que le sujet adopte, à la fois sur le plan spatial (origo à partir de laquelle il regarde) et sur le plan intentionnel (le but visé n'est pas seulement un lieu mais un objectif que le sujet cherche à réaliser en atteignant ce lieu).

¹⁰ Sur l'apparition de ce praxème, en euphémisation de *cul-de-sac*, et sur les commentaires métalinguistiques, de type sociotypique, auxquels cette opération de « normalisation » donne lieu, cf. Barbéris, sous presse a.

en Faire (Lafont 1978 : 259-266). Je me contenterai, pour les besoins de l'exposé, de décrire le type en Faire 2. Il inscrit la présence de l'Autre comme médiation ou comme obstacle au Faire du sujet : *je dois, je peux faire cela*. Se trouvent ici classés le pouvoir-faire (permission) et le devoir-faire (obligation) que la langue allemande exprime par *müssen* et *dürfen*. L'impossibilité de passer, de traverser, que signifie l'impasse, joue selon mon hypothèse sur un programme implicite en Faire 2, nié. Le sujet *ne peut passer* en raison d'une instance Autre, qui s'oppose à sa traversée. Dans le dérivé *impasse*, le préfixe *im-* est entendu par les sujets parlants dans un sens négatif¹¹. Sur le plan de la praxis ambulatoire, une voie sans issue signifie en effet qu'« on ne passe pas », ou plutôt qu'« on ne peut pas passer », qu'on en est empêché. A première vue, l'obstacle est matériel. Il s'agit de la ruelle elle-même, bloquée à son extrémité :



Derrière cet obstacle apparemment neutre et objectif se profilent des agents humains :

— Tout d'abord, les agents qui sont à l'origine de cette rue en impasse : ceux qui ont bâti le réseau de voirie, conçu l'organisation urbaine, selon une rationalité et des objectifs qui leurs sont propres — ou bien, dans un système d'aménagement urbain qui laisse davantage d'initiative au milieu local, ceux qui ont bâti une structure à leur usage privé ou semi-privé. Comme on le voit, ces deux logiques ne sont pas convergentes.

¹¹ La formation lexicale, si on l'analyse en : préfixe négatif *im-* + nom *passé* (solution proposée par les dictionnaires étymologiques), n'est pas régulière et pose problème. Ce point est traité par ailleurs in Barbéris, sous presse a : une autre étymologie est proposée.

— Les rues sont aussi le support d'assimilations constantes reposant sur la synecdoque hommes-lieux. Comme d'autres lieux de la ville (quartiers, habitat), elles sont associées intimement à leurs occupants typiques : leurs habitants (rue « bien, mal habitée »), mais aussi ceux qui la hantent, et définissent son ambiance par leur présence assidue (rue « bien, mal fréquentée », « bien, mal famée »). A ce titre, l'impasse s'insère également dans un système axiologique, et dans une idéologie sous-tendue par la dialectique Même-Autre, où viennent s'exprimer, selon les contextes, les oppositions sociotypiques ou ethnotypiques.

On voit donc se greffer, sur la dimension essentiellement *cognitive* de la première approche, fondée sur des schémas de praxis où s'insère un sujet un peu anonyme et faiblement qualifié, la vision stéréotypique — donc *axiologique* — de la ville et de l'utilisation des voies de circulation. Ce qui revient à se poser la simple question : des rues à parcourir pour qui ? Et, en travers de ces parcours, des impasses, des obstacles pour qui ? Ce qui est négatif pour les uns (« on ne peut passer ») est-il conçu par tous de la même manière ? Quel rôle joue la catégorisation par le praxème *impasse*, dans cet ensemble de problèmes ? Et sa mise en texte ?

Sur ces problèmes qui apparaissent déjà dans les systèmes urbains des sociétés occidentales, la dimension interculturelle va surimposer ses propres conflits.

2.2. La mise en discours du praxème *impasse* dans une description orale de la Casbah d'Alger

2.2.1. Alger : un terrain diglossique

Le terrain fondateur où sont nées les premières formulations de la théorie praxématique est celui de la *diglossie*¹². Les observations qu'offrent au linguiste les situations de contact de langues et de cultures

¹² La diglossie est définie par la praxématique, non comme une simple « distribution des tâches » entre langues en contact, donnant lieu à une variation situationnelle, mais comme un conflit interne à tout sujet diglosse. Les processus qui en résultent, largement inconscients, construisent des représentations de la langue dominante et de la langue dominée, spectacularisations décalées de ces langues. La langue B, en particulier, s'y voit dotée alternativement d'une position dévalorisée et survalorisée. La langue A impose ses schémas, y compris à l'intérieur de la langue B, et introduit un sens figé, réifié, à l'intérieur du discours du dominé (Lafont [1985a] 1990).

lui interdisent les généralisations universalistes, et lui permettent d'inscrire de manière fondatrice dans tous ses modèles explicatifs l'hétérogénéité et la présence de l'Autre dans les représentations.

Quelques mots tout d'abord pour présenter de manière un peu plus détaillée l'interview sur laquelle se fonde l'étude. L'interviewé (qu'on symbolisera par la lettre-code B) est un Algérien habitant la haute Casbah depuis l'enfance. L'enquêtrice (A) ne connaît que très superficiellement la ville d'Alger, et n'y a jamais habité. Elle ne parle pas l'arabe. On remarque l'emploi du tutoiement entre B et A. Ce mode interlocutif amical a été adopté sur proposition de B au début de l'interview.

Le choix du français comme langue de communication a une incidence forte. L'âge et le niveau d'éducation de l'enquêté ne sont certainement pas sans influence sur ses habitudes linguistiques, ni sur ses cadres de représentation. Il s'agit d'un homme d'environ 45 ans, d'éducation supérieure. Le cadre d'interlocution, avec la présence d'un enquêteur français, pèse lourd également dans la fracture diglossique et di-culturelle des visions de l'espace. Cette fracture reste souterraine, faiblement actualisée dans des phénomènes d'alternance de code, et ce par la force des choses, pour des raisons d'intercompréhension. Cependant, quelques rares échappées en langue arabe se produisent :

(1) D'abord, la dénomination des rues est le plus souvent double, en français et en arabe, selon une pratique diglossique bien ancrée dans les discours algériens¹³. On en aura des illustrations dans l'extrait étudié (répliques B.65, B.71 de l'enquête). Elle fait l'objet dans la majorité des cas d'une première présentation en français, reformulée souvent (mais non toujours) dans le « nouveau nom » en arabe. Plus rarement c'est le nom arabe qui apparaît seul.

(2) En dehors de cette pratique diglossique, assez répétitive dans l'interview, on remarque que les deux seuls mots arabes utilisés par B à l'adresse de l'enquêtrice A sont :

— *les derb* (« rues »), qui vient peut-être en reformulation de *les rues*, prononcé précédemment, mais le cotexte laisse penser que ce peut être aussi une reformulation de *les portes*.

¹³ Mais cette diglossie s'actualiserait sans doute selon des modalités différentes dans une interaction entre sujets arabophones algériens.

— (*des espèces de*) *sabat* (« passages sous voûte »), qui vient en reformulation de *c'est des petites portes*. L'interviewé veut décrire ici les portes qui étaient percées dans les fortifications de la Casbah, et qui constituaient donc des passages sous voûte, dans l'épaisseur des murs.

Le discours se développe difficilement, avec interruptions et reprises. Il porte sur une époque dite *avant le* : On peut lire dans cet inachèvement un refus d'actualiser une formulation de l'intervention coloniale. Les seuls mots qui viennent se superposer à la description en français sont ceux qui disent, en arabe, et selon le point de vue du locuteur dans sa langue maternelle, la possibilité du *passage*. On retrouvera tout à l'heure cet exemple replacé dans un extrait plus large¹⁴ :

B.75 - alors / bon / avant le: les rues s'ouvraient sur ce qu'on appelle / soit les portes il y avait cinq portes (hm hm A) / soit les derb les derb (*le mot est prononcé avec [r] roulé*) c'est des:: c'est des petites portes (hm hm A) des espèces de *sabat*' (*passages sous voûte*) //

Pour le reste, tout se déroule en français. Pourtant, comme le montrera la suite de l'analyse, le monolinguisme de façade du dialogue est traversé de tensions inscrites dans les mots qui expriment les représentations de la ville, et dans les configurations textuelles qui leur donnent cohérence.

2.2.2. *L'impasse : un élément traditionnel et caractéristique de la ville musulmane*

Djaffar Lesbet (1985), dans un ouvrage consacré à la politique urbanistique dans la Casbah d'Alger, décrit le développement important de la ville pendant la période turque (1516-1830). C'est à cette époque que se fixe la structure de la Casbah ; celle-ci se caractérise par la présence de nombreuses impasses :

Les impasses sont très répandues dans la Casbah, elles ne sont pas un espace résiduel, mais souvent à l'origine du quartier. C'est au fond des impasses qu'on découvre les grandes maisons. La fréquence des impasses canalise le flux par une limitation des circuits (Lesbet 1985 : 32).

¹⁴ Les conventions de transcription sont données en annexe à la fin de l'article.

On note avec intérêt l'énoncé négatif de type polémique : *elles ne sont pas un espace résiduel* (sous-entendu : contrairement à ce que d'aucuns disent ou pensent). L'auteur souligne ainsi la fracture entre les représentations françaises et les représentations algériennes de l'organisation urbaine, du moins lorsqu'il s'agit du modèle traditionnel de la ville musulmane. L'impasse est le noyau autour duquel se concentre un groupe d'habitat, dans la structure originelle de la Casbah. Elle fonctionne comme un lieu semi-privé, réservé aux familles habitant à cet endroit, et permettant un échange interne à la communauté locale. On s'y réunit par exemple dans les occasions sociales (fêtes). En somme, on pourrait l'appeler plus proprement une *cour*¹⁵. La dénomination arabe habituelle est *driba*, c'est-à-dire ruelle, diminutif de *derb*, rue. La nomination en arabe se fait donc sans considération du fait que la rue débouche ou ne débouche pas¹⁶.

Il est utile également de savoir, pour comprendre la description qui suit, que la Casbah dessine la forme générale d'un triangle, dont la pointe se situe en haut de la déclivité sur laquelle elle s'appuie. Cette forme de triangle est bien discernable quand on regarde la Casbah depuis la jetée Nord, construite pour abriter le port, ou depuis la mer. A la suite de percées datant de l'époque coloniale, le lacin originel des ruelles s'est trouvé rompu par endroits, et trois voies transversales relie désormais les deux côtés du triangle de la Casbah : la rue Randon (aujourd'hui rue Amar Ali), la rue de la Lyre (aujourd'hui rue Ahmed Bouzrina) et la rue de Chartres (aujourd'hui rue Amar El Kama). Ces percées sont situées dans la partie basse de la Casbah.

2.2.3. *Décrire la Casbah : l'actualisation d'un texte oral*

La description de B, dans l'échange qui va être cité ci-après, constitue une séquence textuelle consacrée à la délimitation de la Casbah. Ce texte se caractérise par l'apparition de deux types de propositions¹⁷ :

¹⁵ C'est ainsi que se nomment un certain nombre d'« impasses » à Paris (cf. dans le 11^e arrondissement, les « cours » débouchant sur la rue du Faubourg Saint Antoine). En refusant de se nommer impasses, ces espaces réservés affirment leur fonctionnalité, leur identité positive, pour ceux qui en font usage (communauté locale).

¹⁶ Je remercie Naget Khadda (Montpellier III) d'avoir bien voulu m'éclairer sur la *driba*. S'il se glisse ici quelque erreur, elle sera bien entendu de mon fait.

¹⁷ Les types de proposition qui organisent la description en discours oral ont été étudiées in Barbéris 1995, sous presse b et à paraître.

— une ou (plus rarement) plusieurs *propositions synthétiques*, qui demeurent toujours vraies, et énoncent les caractéristiques stables de la zone décrite ;

— les *propositions de portée locale* (c'est-à-dire de validité transitoire), qui peuvent se présenter selon des stratégies assez variées, mais qui ont pour fonction commune de tracer des délimitations, en se développant dans une suite d'énoncés.

La position préférentielle de la proposition synthétique est le début de la séquence descriptive, suivie de la fin de la séquence. On fera les hypothèses suivantes :

— La notion d'actualisation, utilisée pour définir les processus de production de sens au niveau des mots et de la phrase, est également pertinente au niveau du texte.

— Les propositions synthétiques, apparaissant en manière de préface ou de coda, et les propositions descriptives de détail, énonçant les limites de la Casbah, n'ont pas la même fonction dans l'actualisation du texte oral, dans la mesure où elles ne font pas appel au même niveau de mémorisation. Les énoncés synthétiques, demeurant toujours vrais, doivent être conservés en arrière-plan mémoriel, pour servir de toile de fond utile en vue de contextualiser et de lier les descriptions de détail. Ces dernières doivent être stockées de manière additive, chaque détail s'ajoutant progressivement à un autre pour former le tableau organisé final : *la Casbah*, dans ses limites.

Les propositions synthétiques énoncent un caractère qui rend homogène la zone décrite. Leur position préférentielle en ouverture de la séquence descriptive les fait fonctionner comme préface de présentation globale de l'objet décrit. C'est ce qu'on trouve ici, dans ce tour de parole où B répond à une demande de A : tenter de délimiter la Casbah. La proposition synthétique *c'est le triangle* lui permet de donner une vue d'ensemble de l'objet à décrire — vue qui s'inscrit dans une forme géométrique :

B.61 -- [...] mais disons géographiquement / c'est le triangle (oui A) / alors on a le boulevard / euh: Gambetta maintenant Ourida Meddad (hm hm A) / de l'autre côté le boulevard de (2) Verdun (2) / boulevard Hadad et cetera // alors (2) lle (2) sommet du triangle est là-haut / près de la caserne // et là-bas on a ses deux côtés qui sont / la Pêcherie d'un

côté (hm hm A) / et::: euh:: pfff le début du port de l'autre / (le début du port A) // la gare /

Cette technique descriptive, qui donne assise à l'organisation textuelle et à la stratégie cognitive d'exploration de l'objet décrit, s'appuie sur ce que la Gestalttheorie a identifié comme rapport entre *Figure* et *Fond*¹⁸. Cette organisation à deux niveaux permet au sujet locuteur, et à ses interlocuteurs, de co-construire activement la représentation spatiale, en faisant usage non seulement du dit, mais des implications permises par les propositions synthétiques. Grâce à ce Fond cognitif, la description en cours peut être *anticipée* et *guidée*.

Dans la Casbah, les seules artères dotées d'une bonne « visibilité » sont les percées haussmanniennes *transversales*, situées dans la partie basse de la vieille cité, partie qui a fait l'objet de remaniements de la part de la puissance coloniale à l'intérieur du tissu de la ville traditionnelle. Dans la réplique ci-après, la description se poursuit en énumérant des éléments saillants empruntés à ce type de configuration urbaine :

B.65 - disons que c'est comme le théorème de Thalès / (*rire* A) alors on a le triangle / il est coupé / en bas par les deux avenues trois / quatre même / alors on a la rue Randon / (hm A) la rue de la Lyre (hm A) / la rue de Chartres (hm A) / la rue Bab Azoun / et le: boulevard euh: Ernesto Che Guevara hein / le boulevard du Front de Mer / (voilà A) et en bas / et encore plus bas / le port / la: r- la rue de l'A.L.N. anciennement appelée Route Moutonnière (hm hm A) / donc on a déjà cinq artères mais très serrées hein / parallèles / mais très en bas // O.K. ?

Dans l'extrait ci-dessus, le locuteur décrit spontanément trois voies transversales dans la Casbah (percées coloniales) : de haut en bas, rue Randon (rue Amar Ali), rue de la Lyre (rue Ahmed Bouzrina) et rue de Chartres (rue Amar El Kama), puis il enchaîne avec la rue Bab Azoun, le boulevard Che Guevara (bd du Front de Mer) et la rue de l'A.L.N.¹⁹

¹⁸ Le rapport Figure-Fond a été mis à profit par les linguistes à plusieurs niveaux : en sémantique, dans l'analyse du sens des prépositions, ou, au niveau textuel, dans le rapport entre premier plan et arrière-plan, permettant d'étudier les phénomènes de mise en relief dans les textes.

¹⁹ Armée de Libération Nationale.

(ancienne Route Moutonnaière). L'interviewé dit ces artères *parallèles* (fin du tour B.61). Or en fait, la plupart se rejoignent, à l'une ou l'autre de leurs extrémités. Le *théorème de Thalès* prolonge évidemment la logique de la description géométrique, au prix d'une idéalisation (idéalisée par ailleurs utile, toute description reposant sur une schématisation).

2.2.4. *La rupture du système interprétatif et l'apparition du praxème « impasse »*

Ce n'est que sur demande de A que B tentera d'identifier quelques voies *longitudinales*, qui montent vers le sommet du triangle. Mais à grand peine. Car ces montées, voies non remaniées, de tracé sinueux et complexe, sont de lecture difficile. Un basculement va alors se produire dans le discours de B. Basculement à la fois (a) dans la logique de la description : la stratégie géométrique adoptée au départ ne va plus s'avérer opérante ; et (b) dans la logique identitaire qui sous-tend cet ensemble.

Voici le passage (qui suit immédiatement le précédent). L'enquêtrice A, adoptant à son tour la vision géométrique initiée par B, pose la question qui va produire la rupture du système interprétatif :

A.66 - d'accord / et alors elles sont donc / horizontales / et est-ce qu'y en a : euh qui sont marquantes et qui partent dans l'autre sens / qui traversent comme ça (*geste*) en montant ?

Ici, B énumère de manière hésitante des voies identifiables dans le sens de la montée. Dans le tour B.71, il passe alors de sa propre initiative à un autre positionnement. Et c'est là qu'on va voir surgir le discours sur l'impasse (le mot est mis en caractères gras) :

B.71 - [...] // autrement c'est : c'est plutôt sinueux²⁰ // (hm hm hm hm A) autrement c'est plutôt sinueux / on a une grande transversale piétonne / qui s'appelle la rue Kléber maintenant je crois que ça s'appelle la rue Bachara (hm hm A) // et:: / autrement c'est pas euh: // c'est pas très cartésien quoi (*rire* A) disons y a des y a quelque chose de drôle c'est que / euh: on trouve beaucoup d'**impasses** / contrairement à Paris où y a quatre **impasses** paraît-il (hm ? A) / et:: ces **impasses** / sont en

²⁰ Commentaire sur les artères montantes qu'il vient de décrire.

majorité dues / à la percée des rues /// la percée des rues / soit carrossables (hm A) / soit des remparts // tout le temps (oui A) ce qui fait qu'on peut être mitoyen / du point de vue: comment on dit acoustique (hm hm A) / et être à: à trois cents mètres du point de vue euh:

A.72 - accès /

B.73 - accès / voilà !

A.74 - pour y accéder / pour y arriver (voilà ! B) / oui oui / oui oui / et:: / et donc euh::: ces **impasses** elles sont liées donc à la création de rues / qui euh: explique-moi un peu là / euh:: alors qu'est-ce qu'elles font ces rues ? elles em- elles empêchent l'accès pourquoi ? (*rire*)

B.75 - alors / bon / avant le: les rues s'ouvraient sur ce qu'on appelle / soit les portes il y avait cinq portes (hm hm A) / soit les *derb* les *derb* (*le mot est prononcé avec [r] roulé*) c'est des:: c'est des petites portes (hm hm A) des espèces de *sabat* (*passages sous voûte*) // (hm hm A) quand la France a percé / quand la France // comme il y a de:: soit de:: / tt des petits hôtels particuliers entre guillemets comme on dit / donc elle a pas pu maintenir cette:: cette:: comment dirais-je:: euh: euh: cette originalité (oui A) pasque c'est plutôt brutal O.K. ? / (hm hm A) soit / o- alors elle a / si l'on veut elle:: elle a limité les accès dans la Casbah / O.K. ? (hm hm A) donc ce qui fait que les rues / qui donnaient sur l'intérieur ont été barrées par de nouveaux immeubles / qui sont / par définition / (2) plus grands (2) donc risquaient d'absorber les:

A.76 - et ça c'est lié donc à: à la politique française / c'était pas / donc: la ville musulmane d'origine qui était comme ça avec des **impasses** ?

B.77 - je ne le pense pas

A.78 - non ?

B.79 - non ! / sûr / parce que:: euh:: souvent / au bout des **impasses** on trouve une maison coloniale (hm B) / ou alors une maison refaite / qui se tient mieux: où il y a du fer dans le:: (plus récente B) dans les::: / pas le fer: qu'on connaît nous quoi / nous du vingtième siècle hein / pas le fer des poteaux de fer hein / avant is avaient un truc is mettaient euh:

euh: un grand axe en fer / is mettaient des boulons aux extrémités (hm B) / pour que la maison ne puisse pas défaillir d'un côté ou de l'autre

A.80 - donc ton sentiment c'est que ça a ça s'est greffé après ça a été ajouté après / (c'est manifeste B) des maisons plus récentes / et qui bloquent:: les anciennes euh: les anciens passages

B.81 - c'est ça / soit plus récentes soit coloniales hein (hm hm A) / on trouve beaucoup d'**impasses** qui donnent sur / la rue euh: Randon qui est spécialement:: (hm A) euh: comment dirai-je / piétonnière et cetera et cetera

La contradiction qui se fait jour dans l'échange entre B et A joue entre :

— la première stratégie de représentation utilisée par B, fondée sur la rationalité et la géométrie (le *triangle*, le *théorème de Thalès*, les artères *parallèles*),

— un deuxième mode de représentation, qui perce ensuite : la vision de la Casbah comme une ville qui aurait poussé de manière désordonnée, et se caractériserait par son « irrationalité », en raison du fouillis inextricable de ses petites rues.

La vision stéréotypique de la Casbah par l'Autre, français ou plus généralement occidental, repose volontiers sur une image teintée d'anarchie (labyrinthe), d'hostilité à l'étranger-visiteur (coupe-gorge où il vaut mieux ne pas s'aventurer), et sur une vision hygiéniste (taudis, surpopulation) (Siblot 1993). L'irrationalité du schéma urbain de la Casbah est signifiée par la confrontation à un modèle implicite de type orthogonal, avec des voies tracées au cordeau et une implantation horizontale, « de plain pied ». L'*urbs quadrata* du colonisateur surimpose son schéma virtuel à ce labyrinthe de rues « impossible à concevoir », et à la dénivellation abrupte qui caractérise l'implantation de la Casbah : irrégularité au plan à la fois vertical et horizontal, double manquement à la norme.

C'est contre ce stéréotype qui menace la représentation de son territoire que B tentait de se prémunir par sa description rationnelle, stratégie qu'il ne peut cependant maintenir jusqu'au bout, car elle est inadaptée à son objet. Dans le tour B.71, l'adverbe *autrement*, répété, signale

le changement de point de vue. Après la première apparition du connecteur argumentatif se présente l'aveu *c'est plutôt sinueux*. Après le second connecteur, *c'est pas très cartésien*. Mais, au lieu de reconnaître l'inadéquation de ce schéma « cartésien », et de revendiquer la qualité d'une logique urbaine étrangère à l'*urbs quadrata*, le locuteur attribue au colonisateur la présence des impasses, qu'il *interprète* comme des ruptures introduites dans le tissu urbain originel par l'intervention d'une puissance étrangère.

Une sorte de « mauvaise conscience » se révèle donc chez B, face à la question perturbatrice de A. Car la rationalité qu'il avait choisie pour décrire son « triangle » de la Casbah n'était pas pure commodité descriptive, mais aussi manière de promouvoir son espace à travers un discours qui se voulait valorisant, *dans la mesure* où il empruntait son organisation au modèle éducatif et à l'idéal de rationalité français. Sans doute la présence d'un enquêteur français et universitaire a-t-elle pu infléchir la description dans ce sens. L'éducation supérieure dont est doté l'interviewé le place aussi sous l'influence intellectuelle du modèle occidental. Et, bien sûr, au centre du dispositif problématique se trouve placée la langue de communication, le français.

A la faveur de ce passage de l'interview, on a occasion de noter à quel point une analyse des représentations de l'espace urbain selon la seule entrée cognitive (les connaissances, l'*épistémé* organisatrice des cartes cognitives) serait réductrice. La compréhension même de l'organisation urbaine (c'est-à-dire un aspect qui paraît d'ordre cognitif) est étroitement imbriquée avec les représentations sociales et ethniques, avec l'axe des valeurs et des croyances (*doxa*). Dans ces discours sur la Casbah, le modèle français joue à la fois comme référence et comme repoussoir.

2.2.5. « La France a percé » : dialogisme, dialogue et rétorsion

Avec la description des impasses de la Casbah, l'interviewé croise vaillamment le fer avec les représentations stéréotypiques de l'occidental (qu'il tend certainement à attribuer à l'enquêtrice A elle-même), mais selon un raisonnement « renversé », qu'A n'identifie pas immédiatement. Lorsque B avoue que *c'est plutôt sinueux* et que *c'est pas très cartésien*, A s'attend en effet à voir apparaître dans la suite de ce discours une reproduction du stéréotype propre au discours colonial.

D'où le rire (à valeur d'atténuation d'une énonciation difficile... et aussi de mise à distance du stéréotype qui se profile) : *c'est pas très cartésien (rire A)*. Mais il s'agit de tout autre chose. *Disons y a des y a quelque chose de drôle c'est que / euh on trouve beaucoup d'impasses.*

La question de A à la suite de l'introduction du nouveau topique *impasses* est une demande d'éclaircissement :

A.74 - [...] oui oui / oui oui / et:: / et donc euh:: ces **impasses** elles sont liées donc à la création de rues / qui euh: explique-moi un peu là / euh:: alors **qu'est-ce qu'elles font ces rues ?** elles em- elles empêchent l'accès pourquoi ? (rire)

Que font les rues ? En principe elles « vont », « conduisent », « mènent quelque part ». Le paradoxe (rues qui « empêchent l'accès », au lieu de rues qui donnent le passage) n'est qu'apparent, comme vont le révéler aussitôt après les réponses de B. Les programmes de phrase sous-tendant la définition praxéologique des *rues* (elles « mènent quelque part ») et des *impasses* (elles « ne laissent pas le passage » et « n'aboutissent nulle part ») subissent un déplacement lié à la relation agonistique entre deux programmes de Faire : l'un où la France occuperait les rôles d'agent et de bénéficiaire, et l'autre où ces rôles seraient assumés par le sujet algérois de la Casbah. La question est : quel est celui des deux actants qui maîtrise et organise l'espace urbain à son profit ? Cet actant dominant devient du même coup l'opposant de l'autre actant rival, contrevenant à la réalisation du programme de Faire de celui-ci.

La France a percé. Selon la vision de B, c'est l'actant « la France » qui s'est créé un espace à son usage, en *s'ouvrant des passages* (percées coloniales) qui sont autant de brèches dans le tissu urbain originel de la cité, tissu traité brutalement comme s'il s'agissait d'un milieu amorphe (vision continue de l'espace urbain), et non d'une organisation urbaine déjà structurée (vision discontinue, comportant la distinction entre le bâti et le réseau de voirie). Cette intervention est interprétée comme une agression : *pasque c'est plutôt brutal / O.K. ?* (B.75). La France, actant prédateur, a rompu l'*originalité* du tissu urbain. *Elle a llimité*²¹

²¹ La transcription *llimité* indique l'attaque forte de la consonne initiale.

les accès dans la Casbah / O.K. ?. Le résultat est le refus du passage à l'actant-patient, « colonisé ». C'est *lui* que les percées coloniales sont censées empêcher de passer.

En travers du parcours intentionnel de l'homme de la Casbah que nous décrit B, il y a la barre qui transforme le passage en impasse, et cette barre, c'est la France qui l'a posée.

Ces représentations surgissent à travers l'actualisation du praxème français *impasse*. Par la logique spatiale et actancielle qu'il implique, il conduit à cette conclusion. Le locuteur vient « habiter » le schéma praxéologique, et c'est à travers cette grille française qu'il lit l'espace de la Casbah, même et surtout lorsqu'il cherche à combattre la vision stéréotypique d'origine française...

Si on observe maintenant les référents décrits, il est évident que ce discours oblitère, sous une représentation unique, des faits plus complexes. Le locuteur mêle en effet, sous la dénomination unique d'*impasse*, plusieurs types de structures urbaines superposés, et plusieurs époques d'aménagement de l'espace de la Casbah. Les impasses, on l'a dit, sont constitutives du tissu le plus ancien. Mais il est vrai qu'à l'époque coloniale, des maisons de rapport à loyer bon marché destinées aux indigènes, ou des habitations à l'usage des Français les plus modestes, ont été construites à la Casbah, selon des normes étrangères à la structure urbaine d'origine et au style d'habitat. A cette occasion de nouvelles impasses sont apparues. Les accès ont également été limités par des chicanes pour des raisons militaires, en vue de contrecarrer les possibilités de la guérilla urbaine. Au cours de la guerre d'Indépendance, des rues ont aussi été barrées par les troupes. La Casbah a été plus ou moins « bouclée », en tant que foyer potentiel de révolte. Ajoutons que les exemples cités par B correspondent à deux zones remaniées où *effectivement* de nouvelles impasses ont pu être créées : la zone le long des remparts, et la rue Randon (percée coloniale).

Deux positions interfèrent donc dans ce passage, l'une basée sur des critères objectifs (remaniements indéniables dus à la puissance coloniale, restriction du droit des Algériens à la libre circulation en période d'occupation), et l'autre étendant à la totalité des impasses la même interprétation : ces voies sans issue sont des obstacles au passage. C'est là (1) la négation des réalités spécifiques à la Casbah, en tant que ville

musulmane (aspect fondateur et fonctionnel des impasses) ; (2) la reproduction du point de vue dominant, qui dit, à travers le mot français *impasse*, que ce type de voie est un espace non-fonctionnel, par où « on ne peut passer », et que c'est regrettable.

Selon le locuteur, la Casbah ne peut égaler la rationalité du tissu urbain de Paris — qui ne comporte que quatre impasses, *paraît-il* (tour B.71)²² — allégation évidemment fausse, mais qui montre l'idéalisation du modèle urbain français. L'enquêté attribue cette « infériorité » de la Casbah à l'intervention coloniale. Malgré l'insistance de A dans les tours suivants, il maintient cette explication.

Les Français sont peut-être des références en matière de rationalité, mais ils n'appliquent cette rationalité que dans leurs propres villes. Dans les villes colonisées comme la Casbah, ils ont instauré l'irrationalité. Retournement humoristique. On y voit s'illustrer une forme d'inversion de la logique identitaire, où le dominé applique au dominant les caractéristiques négatives que celui-ci tend à lui attribuer habituellement. Le locuteur retourne contre son adversaire stéréotypique ses propres armes. Mais il oublie qu'en manipulant ces armes, *il reste dans la logique de l'Autre*. Il se prive ainsi de la possibilité de reconnaître la complexité des réalités de la Casbah, et la nature traditionnelle (donc la valeur identitaire positive) de l'impasse. Cette valeur identitaire forte est particulièrement valide dans la haute Casbah, zone préservée des interventions coloniales, et que l'interviewé habite. Jamais cette partie de la Casbah ne sera vraiment décrite, et encore moins louée pour ses qualités intrinsèques, son esthétique, son organisation socio-spatiale.

La réaction de l'enquêté est de l'ordre de la *rétorsion*. Ce mécanisme dialogique consiste pour le locuteur à répondre à la position argumentative de l'Autre, position qui accorde momentanément un

²² *Paraît-il* : cette marque d'hétérogénéité énonciative retient l'attention. Quel est le locuteur de ce « on dit » impliqué par l'expression ? Le locuteur d'une simple remarque isolée sur la rareté des impasses à Paris ? Non certes, mais le locuteur d'un discours dévalorisant à l'égard des caractéristiques urbaines de la ville musulmane traditionnelle, confrontée à la qualité rationnelle des villes occidentales. Ce à quoi se réfère ici l'interviewé, c'est toute une typologie discursive stéréotypique où sans doute l'argument des impasses sert à confronter (de manière induite) deux modèles urbanistiques.

avantage à celui-ci, en lui renvoyant la balle²³. C'est une représaille verbale. Celui qui se juge victime d'une initiative offensante qui nuit à sa « face » adresse à l'offenseur, en guise de contre-arguments, les mêmes arguments que ceux qui ont été utilisés à son encontre.

La rétorsion peut fonctionner soit à l'intérieur du dialogisme interdiscursif (discours préconstruits sur la France et l'Algérie, et sur leurs villes), soit à l'intérieur du dialogisme interpersonnel : celui qui confronte ici l'enquêteur et l'enquêté. Dans cet entretien, les deux positions, (1) présence virtuelle de l'interdiscours faisant planer sur le dialogue les discours préconstruits sur la France et l'Algérie, et (2) confrontation effective en face à face des deux interlocuteurs, se recourent. La position de l'enquêteur le place aux yeux de l'enquêté du côté de la norme française, malgré qu'il en ait. D'autre part, dans la relation interlocutive questionneur-questionné, c'est forcément A qui domine l'interaction puisqu'il détient la position initiative.

En définitive, l'imputation négative attribuée à l'intervention coloniale (avoir brisé la fonctionnalité de la structure urbaine) n'est qu'un *reflet en miroir* de l'imputation d'irrationalité que les discours stéréotypiques coloniaux appliquaient aux colonisés. Elle ne remet pas en cause la dominance de A sur B, bien plus, on peut dire qu'elle la renforce. Conformément au fonctionnement diglossique décrit par R. Lafont (1985a), les créations intellectuelles et techniques de la culture dominantes sont importées *via* les formulations de la langue dominante sous une forme figée et non-critique. Le dominé ne peut les maîtriser — et l'éducation supérieure de B, tout en lui donnant des connaissances et des moyens d'argumenter, le met davantage encore sous l'emprise du modèle français.

2.2.6. *L'écroulement du système descriptif : jeu de dominos*

Tentons de récapituler l'emboîtement des niveaux d'actualisation, et la manière dont ils concourent au blocage du système descriptif :

(1) *Niveau praxémique de production de sens dans impasse*. Cette production de sens implicite des rapports actanciels, exprimables sous forme de programmes de phrase. Ceux-ci viennent effectivement s'ac-

²³ J. Bres (1994), décrivant les relations ouvriers mineurs - direction des Houillères, et les luttes verbales qui en résultent, parle de « retour à l'envoyeur ». Sur la rétorsion, cf. également Barbéris, sous presse a et à paraître.

tualiser de manière fragmentaire dans les discours tenus (problème de l'accès, rues qui *empêchent de passer*, la France qui *a percé, a limité les accès...*), et suggérer des programmes de Faire rivaux, où l'actant algérois et l'actant France s'affrontent.

(2) *Inscription dialogale / dialogique de la mise en discours* d'impasse. Les conflits se rattachent à la fois aux discours préconstruits (stéréotypes du discours colonial, idéalisation rationnelle du modèle français vs discours algérien revendiquant un droit à l'espace, une identité propre, une *originalité* de son organisation urbaine) et à l'inscription dialogale de ces oppositions (rapport entre enquêteur français et enquêteur arabophone algérois).

(3) *Niveau hiérarchique (configuration textuelle, soutenue par le niveau synthétique)*. Ce niveau montre l'intéressante corrélation entre la description d'un objet *physique*, la Casbah d'Alger, et de sa forme (triangle), avec les représentations de culture, telles qu'elles s'inscrivent dans les mots *abstraites*. La forme n'est pas une simple idéalisation à fonction cognitive (figuration de l'objet permettant de guider l'actualisation du texte descriptif), elle est rattachée au système de valeur choisi pour décrire l'objet. Le *triangle* est à mettre en relation avec l'adjectif abstrait *cartésien*, utilisé plus loin, dans une phrase négative (*autrement c'est pas très cartésien*). L'idéal cartésien tracé par le *triangle*, le *théorème de Thalès* et les rues *parallèles* est rompu par une forme parasite, une forme *autre* (cf. la répétition du connecteur *autrement*, dans ce passage) qui contrevient à la rationalité. *Autrement c'est pas très cartésien* est une reformulation-commentaire de : *autrement c'est plutôt sinueux*. Là encore, on voit émerger une forme (sinuosité des rues), mais cette forme ne cadre plus avec l'idéalisation géométrique visée : elle vient au contraire symboliser la dimension irrationnelle de la Casbah.

Plusieurs niveaux d'actualisation des schémas de représentation spatiale se superposent donc, et par leur ressemblance convergent, conduisant à l'échec du système interprétatif de la Casbah, et aux rétorsions qu'on a vues. Le tout se cristallise autour de l'image-emblème exprimée par *impasse*²⁴. Alors que les emblèmes sont souvent positifs,

²⁴ *Emblème* : « Être ou objet concret, consacré par la tradition comme représentatif d'une chose abstraite ». Cette définition, donnée par le Petit Robert, convient à

le praxème résume ici la négativité dans la vision de l'espace vécu. Son apparition inquiétante est signalée par *y a quelque chose de drôle*.

Pour conclure

(a) *La lisibilité de l'espace urbain et les logiques d'organisation de l'espace*

Les montées vers le sommet de la Casbah sont-elles absolument illisibles ? Convient-il de poser la question en ces termes ? A mes yeux, cette panne de discours et de représentations spatiales est due au fait que les rues de la Casbah, en particulier dans la partie non remaniée, et dans la direction montante, *ne sont pas faites pour entrer dans ce schéma représentatif*. Le cadre d'interaction crée une référence rigide à une culture dominante et à des valeurs plus imaginaires que réelles, qui paralysent les possibilités représentatives selon une autre vue, une autre langue.

Faut-il s'étonner alors que seules les percées transversales haussmanniennes aient pu être décrites et « lues » dans le tissu urbain par l'enquête ? Elles seules sont faites pour être conçues selon cette grille.

(b) *Discours, représentations de l'espace urbain et réalités*

Certes, si l'explication que propose A à propos des impasses est inexacte, elle garde une haute pertinence au niveau symbolique. Elle déplace sur l'image reconstruite des impasses un règlement de comptes concernant le droit à l'espace : celui qui opposait le colonisé au colonisateur. Ce qu'aperçoit un sujet au fond de l'*impasse*, c'est, au-delà de l'obstacle matériel, l'opposant qui se met en travers de sa visée intentionnelle. Mais il l'aperçoit forcément à travers les mots et selon le

l'usage que je veux en faire, à deux nuances près : (1) la notion de « tradition » est ici trop forte, pour désigner ce qui est seulement de l'ordre des descriptions stéréotypiques de la ville musulmane ; (2) ce sont les *mots* désignant le concret (*impasse*) ou des caractéristiques appliquées au concret (*triangle, parallèle, sinueux*), qui véhiculent les représentations de culture (abstraites), au lieu que ce soient directement les objets concrets qui symbolisent les idées abstraites. Mais les objets du monde qui deviennent emblèmes, comment le deviennent-ils, sinon par les discours tenus sur eux dans une culture, outre les conduites qu'on observe à leur égard (respect ou crainte, rôle rituel positif ou négatif, etc.) ? Les deux aspects sont étroitement corrélés.

filtre de la langue de communication, de plus ici langue dominante : le français.

Cette représentation socio-spatiale cristallise par ailleurs le conflit sur le seul rapport de dominance de de la France sur le pays colonisé (rapport référé à un passé figé et traumatisant), alors que les grilles interprétatives pertinentes, pour appréhender l'espace de la Casbah, et les possibilités de l'investir positivement (en termes de satisfaction des habitants, et d'insertion dans une politique urbaine cohérente et efficace), sont bien plus nombreuses, et bien plus actuelles.

Déjà, pour l'évaluation des percées haussmanniennes, il y a une évidente superposition entre deux types de pouvoirs : pouvoir du colonisateur sur le colonisé, et mainmise de la puissance publique (y compris dans une situation non coloniale) sur le tissu urbain, en vue de le rationaliser, le rendre « circulable », etc. Conjointement aux percées de la Casbah, « la France a percé », dans ses propres centres historiques, des saignées spectaculaires, à la même époque qu'en Algérie. Le point de vue communautaire, interne à l'espace habité, celui de l'habitant de la Casbah, vient donc se confondre avec le point de vue toujours présent du colonisé, dans les représentations que trace B de cet espace « verrouillé ».

Conventions de transcription

B : l'enquêté ; A : l'enquêteur.

Les répliques sont numérotées dans leur ordre d'apparition, après la lettre d'identification du locuteur. Les interventions sur la piste de rétroaction sont notées entre parenthèses et suivies de la lettre d'identification du locuteur. Exemple : (oui A).

Pauses silencieuses : (selon durée) /, //, ///; pauses pleines : (selon durée) :, ::, :::.

Segment encadré par le chiffre (1) : voix rieuse ; par le chiffre (2) : voix forte, emphase ; par le chiffre (3) : voix faible.

Les indications supplémentaires (silence prolongé, bruits, éléments utiles à connaître dans le contexte de communication) sont notées entre parenthèses et en italiques.

Références bibliographiques

- Authier-Revuz J.
1984, « Hétérogénéité(s) énonciative(s) », *Langages* 73, Paris : Larousse, 98-111.
- Barbéris J.-M.
1992, « Sous la grammaire des expressions spatiales : la ville vécue », *Cahiers de praxématique* 18, Montpellier III : Praxiling, 105-124.
- Barbéris J.-M.
1995, *Ville et espace. Les chemins de la parole*, thèse de linguistique, 4 vol., Montpellier III.
- Barbéris J.-M.
1997, « Le sujet et sa praxis dans l'expression de l'espace : les énoncés de mouvement fictif », *Langages* 127, Paris : Larousse, 56-76.
- Barbéris J.-M.
sous presse a, « L'interdiscours comme lieu du dédire : de "cul-de-sac" à "impasse" », in J. Bres, R. Delamotte-Légrand, F. Madray-Lesigne, P. Siblot (éds.), *L'Autre en discours*, Montpellier et Rouen : coédition Dialang, ESA 1164, et Praxiling, ESA 5475.
- Barbéris J.-M.
sous presse b, « Décrire la ville. La construction du texte en discours oral », in B. Caron (éd.), *Actes du XVI^e Congrès international des linguistes* (juillet 1997), édition sous forme de CD-ROM.
- Barbéris J.-M.
à paraître, *Discours et parcours. Décrire l'espace de la ville*.
- Barbéris J.-M., Bres J., Siblot P.
1998, *De l'actualisation*, Paris : CNRS-Editions.
- Bloom P., Peterson M., Nadel L., Garrett M. (éds.)
1996, *Language and Space*, Cambridge (Mas.) et Londres : The MIT Press.
- Bres J.
1993, « Le jeu des ethno-sociotypes », in Plantin, C. (éd.), *Actes du colloque Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris : Kimé, 152-161.
- Bres J.
1994, *Récit oral et production d'identité sociale*, Montpellier III : Praxiling.
- Danon-Boileau L.
1993, « De quelques préjugés relatifs à l'usage des notions de motivation et d'iconicité », *Faits de langues* 1, Paris : PUF, 79-87.
- Danon-Boileau L., Chauvin C., Oriez S., et Vialleton E,
1994, « Franchir l'écart, ou : pourquoi les chemins mènent à Rome quand les portes donnent sur des jardins ombragés ? Why does a door lead to a large kitchen when a window

- looks onto a nice garden ?, *Cahiers de praxématique* 23, Montpellier III : Praxiling, 57-74.
- Danziger E. 1997, « La variation inter-langues dans l'encodage sémantique et cognitif des relations spatiales : quelques réflexions sur les données du Maya Mopan », in Fuchs C., Robert S. (éds.), 1997, *Diversité des langues et représentations cognitives*, Paris et Gap : Ophrys, 58-80.
- Fuchs C. 1994, « The Challenges of Continuity for a Linguistic Approach to Semantics », in C. Fuchs et B. Victorri (éds.), *Continuity in Linguistic Semantics*, Amsterdam, Philadelphie : J. Benjamins, 93-105.
- Fuchs C., Robert S. (éds.) 1997, *Diversité des langues et représentations cognitives*, Paris et Gap : Ophrys.
- Lafont R. 1978, *Le travail et la langue*, Paris : Flammarion.
- Lafont R. 1985a, « Quatre propositions pour l'analyse praxématique de la diglossie (et du texte diglossique) ». Repris in R. Lafont, 1990, *Le dire et le faire*, 111-123.
- Lafont R. 1985b, « Le langage et le temps, le temps du langage », *Cahiers de praxématique* 4, Montpellier III : Praxiling, 117-141. Repris in R. Lafont, 1990, *Le dire et le faire*, 321-343.
- Lafont R. 1990, *Le dire et le faire*, Montpellier III : Praxiling.
- Lakoff G. et Johnson M. 1980, *Metaphors we Live by*, The univ. of Chicago, trad. fr. 1985, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris : Minuit.
- Laks B. 1996, *Langage et cognition. L'approche connexionniste*, Paris : Hermès.
- Lesbet D. 1985, *La Casbah d'Alger. Gestion urbaine et vide social*, Alger : Office des Publications Universitaires.
- Levinson S. C. 1992, « Primer for the Field Investigation of Spatial Description and Conception », *Pragmatics*, vol. 2, n° 1, 5-47.
- Levinson E. 1995, « Frames of Reference and the Molyneux's Question : Crosslinguistic Evidence », in Bloom, P., Peterson, M., Lynn, N., Garrett, M. (éds.), 1996, *Language and Space*, Cambridge (Mas.) et Londres : The MIT Press, 109-169.
- Ozanne-Rivierre S. 1997, « Systèmes d'orientation : quelques exemples austronésiens », in Fuchs C., Robert S. (éds.), 1997, *Diversité des*

- langues et représentations cognitives*, Paris et Gap : Ophrys, 81-92.
- Plantin C. (éd.) 1993, *Lieux communs : topoï, stéréotypes, clichés*, Paris : Kimé.
- Siblot P. 1992, *Regards croisés. La ville de l'Autre*, Actes de la Vème session de l'Université euro-arabe, Montpellier : éd. Espace 34.
- Siblot P. 1993, « De la prototypicalité lexicale à la stéréotypie discursive : la Casbah des textes français », in Plantin, C., (éd.), *Lieux communs : topoï, stéréotypes, clichés*, Paris : Kimé, 342-354.
- Siblot P. 1997, « Nomination et production de sens : le praxème », *Langages n° 127*, Paris : Larousse, 38-55.
- Siblot P. et Khadda N. (éds.) 1996, *Alger. Une ville et ses discours*, Montpellier III : Praxiling.